

ni-Amer ! je crois encore entendre vos abominables paroles, et je fais des vœux bien sincères pour que l'expédition qui se prépare en ce moment fournisse à mes ex-compagnons d'armes l'occasion de vous faire payer cher les trances horribles dans lesquelles vous m'avez jeté. « Au détour du chemin, disait l'un de ces brigands, le même qui m'avait fait subir la torture de son interrogatoire, je pousserai un cri. Alors trois de vous ferez votre affaire du Turc ; quant au Français, — c'était moi, à n'en pas douter, qu'il désignait ainsi — moi et Mehemet-Beker nous saurons bien en venir à bout. »

Alerte, Gros ! dis-je à mon spahis de l'air le plus tranquille que je pus ; ces gredins-là veulent nous assassiner au détour du chemin. Ne nous laissons pas prévenir. Quand tu entendras l'explosion de mon pistolet, fais feu, et que le ciel donne des ailes à nos chevaux, c'est le seul espoir qui nous reste.

Puis, armant, sans être aperçu, mon pistolet contenu dans ma fonte droite, je fis faire avec la rapidité de l'éclair un écart à mon brave Mâleck, et lui enfonçai mes éperons dans le ventre, en lâchant contre mon ennemi la détente de mon pistolet. Surpris à l'improviste par cette attaque combinée, les Beni-Amer durent hésiter un instant avant de nous poursuivre, car nous pûmes gagner une centaine de pas sur eux avant qu'ils ne commençassent à faire feu à leur tour ; mais leurs coups mal ajustés n'arrivèrent pas au but ; leurs balles nous passèrent à côté en sifflant, tandis que nos chevaux, animés par l'explosion des armes à feu, semblaient dévorer l'espace. Penché de tout mon corps sur l'encolure de Mâleck afin de donner moins de prise aux Arabes, je ne distinguais rien devant moi, lorsque Gros s'écria d'une voix de stentor :

— Des jambes ! des jambes, camarades ! si nous n'arrivons vite, nous sommes flambés ! Quelle ne fut pas ma joie et mon bonheur lorsque j'aperçus, sur la crête de la colline que nous gravissions, une patrouille de spahis dont les burnous rouges se dessinaient dans le lointain ! Attirés par le bruit de la fusillade, ils arrivaient vers nous au galop de charge, cachés à nos assaillans par un coude de la route où ceux-ci n'étaient pas encore parvenus. Oh ! alors, de poursuivis nous devînmes poursuivans, et tournant bride, nous commençâmes la chasse ; mais les Beni-Amer ne tardèrent pas à s'apercevoir que la chance avait tourné ; ils cessèrent bientôt de prendre l'offensive, et cette fois, plus désireux de nous fuir qu'ils ne l'avaient été de nous atteindre, ils abandonnèrent la route de Messerghin pour se jeter sur la gauche, dans la direction du lac Salé. En vain cherchâmes nous à les atteindre ; ils avaient sur nous trop d'avance. Nous nous bornâmes à leur envoyer quelques balles perdues, et brisés par la fatigue de cette course au clocher, nous reprîmes ensemble le chemin du camp. Je me gardai bien, à l'arrivée, de raconter mon aventure, car le commandant, tout en compatissant aux dangers que je venais de courir, m'aurait bien certainement envoyé à la salle de police pour avoir enfreint les ordres du colonel relatifs au départ des détachemens venant d'Oran.

Mes sauveurs furent largement gratifiés par moi de petits verres et de tasses de café, et encore tout ému de l'événement, je me livrai aux opérations de la solde, tandis que Gros, toujours bourru et grondeur, allait à l'écurie faire donner à nos chevaux double ration d'orge et s'apprêtait à les bouchonner avec toute la sollicitude d'une mère pour ses enfans.